

## CHRONIQUE DES REVUES

---

### QUESTIONS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Marcel BRION. — EMERIC MADÁCH ET LA TRAGÉDIE DE L'HOMME. *Marseille-Midi*.

Sous ce titre, M. Marcel Brion, le critique littéraire bien connu, a publié récemment, dans *Marseille-Midi*, un article dont nous extrayons les passages suivants :

« Parmi les grands livres européens, d'une richesse éternelle et d'une universelle signification, il en est un, malheureusement trop ignoré en France, qui, à la faveur d'une traduction nouvelle, trouvera, nous l'espérons, l'audience la plus vaste et la plus sympathique : je veux dire « La Tragédie de l'Homme », du poète hongrois Emeric Madách<sup>1</sup>. Je connais peu d'œuvres aussi saisissantes et atteignant avec une égale puissance essentiel des grands problèmes humains; j'en connais peu, aussi, qui participent autant de l'actualité et de l'éternité. « La Tragédie de l'Homme » est née d'une crise dont souffrait la nation hongroise, et, malgré cela, ce drame appartient à tous les temps et à tous les pays. N'oublions pas que la « Divine Comédie » trouve en partie son origine dans l'exil de Dante : nous aurions fréquemment l'occasion de faire ces rapprochements si un parallèle trop étroit entre le poète italien et Madách ne dépassait le cadre de cette esquisse. »

Comparant « La Tragédie de l'Homme » à « Faust », M. Brion poursuit ainsi : « Elle possède ce grand caractère d'une expérience humaine totale, dans les domaines les plus vastes de l'intelligence et du sentiment. Il est animé des mêmes inquiétudes que le héros gothéen, cet Adam qui, à travers les siècles, connaît les vicissitudes de la race humaine, ses conquêtes et ses erreurs, ses joies et ses objections, et qui assiste et participe, tout à la fois acteur et spectateur, à ce formidable drame qui est vraiment, comme l'a voulu l'auteur, la tragédie de l'homme. »

« Passionnantes et douloureuses pérégrinations, élans d'enthousiasme, envols de l'idéalisme, marche incessante sur la

(1) Emeric Madách, *La Tragédie de l'Homme*, poème dramatique hongrois, traduction de G. Vautier, Librairie Française, Budapest, Librairie Picard, Paris.

route du devenir que tantôt l'espoir illumine et tantôt la déception assombrit, porteur de toute la douloureuse destinée humaine, Adam suit au hasard les voies de Dieu et les chemins de Lucifer. Ballotté entre le bien et le mal, il contemple, dans ce rapide défilé des siècles, tout ce que l'esprit humain amasse de noblesse et de cruauté, de génie et de bassesse. La confiance qu'il a dans l'idéal souvent meurtri et obscurci, mais jamais éteint, le défend contre le désespoir. Dans cette œuvre d'un pessimisme sombre, l'Idéal brille comme la seule lumière capable de guider l'homme et de le sauver.

« Telle est la signification de ce drame d'une extraordinaire beauté, plein de fulgurances visionnaires et d'éclairs de génie, qui suffit à immortaliser la mémoire d'Emeric Madách. Ce poète naquit aux jours sombres où la Hongrie, stimulée par la flamme poétique de Petöfi et par l'ardeur patriotique de Kossuth, se brisait en tentatives d'affranchissement vite écrasées. Madách partagea l'enthousiasme et les souffrances des nationalistes hongrois. Il vit son foyer détruit, ses frères tués. Jeté en prison, il faillit perdre la raison. C'est alors que, dans la solitude, la douleur et le dénuement, son talent, qui n'avait produit jusque-là que des œuvres mineures, s'épanouit soudain. La terrible expérience de la souffrance lui montra, comme dans une vision, la lente et pénible marche de l'humanité. Toutes les aspirations de l'homme, toutes ses faiblesses, son désir de bien, sa lâcheté devant le mal, ses inquiétudes mêmes et son inaptitude au bonheur : il a vu tout cela. Il mesura l'admirable et tragique signification de la vie, non plus d'un individu isolé, mais d'un homme symbolique, Adam, qui résume et représente toute l'humanité.

« Elle est contraire à la notion habituelle du progrès, cette répétition des erreurs semblables et des mêmes crimes, d'un siècle à l'autre, mais elle exprime magnifiquement la fatalité qui conduit l'homme et le contraint. Dieu et Lucifer demeurent les forces invisibles contre lesquelles la volonté de l'homme se brise. Malgré tout, il doit agir quand même, poussé par l'Idéal qui est sa force et sa raison d'être, sa noblesse et son arme efficace.

« Homme, je te l'ai dit : lutte et aie confiance ». Sur ces paroles d'une sereine beauté s'achève « La Tragédie de l'Homme ». Adam a résisté au poison de la raison pure que lui tendait Lucifer, et, conscient désormais de l'admirable vocation qui lui est concédée, il accepte avec une résignation héroïque la lourde tâche qu'il doit accomplir.

« La leçon que nous donne Emeric Madách est d'une sagesse toute stoïcienne. Elle est contenue dans le dernier chœur des Anges :

« Pouvoir opter librement pour le bien et le mal et sentir

sur soi la protection de Dieu : quelle grâce infinie ! Agis donc, homme, avec courage ; n'aie jamais d'autre but que l'estime de toi-même, et que l'ingratitude de la foule ne te rebute pas ; que la honte du mal t'empêche de le commettre, que la conscience t'incite à de nobles exploits. Ne te laisse pas non plus éblouir par la gloire et ne crois pas que, pour réaliser ses desseins, Dieu ait besoin de ton concours. C'est une grâce qu'il te fait en te permettant d'agir à sa place. »

Pour terminer, M. Marcel Brion estime que l'auteur de ce poème, mort à quarante-deux ans, laissait derrière lui « un livre immortel qui est un des plus nobles enseignements d'action lucide et désintéressée que l'humanité ait jamais reçus. »

Jules BISZTRAY. — MADÁCH AU THÉÂTRE (Madách a szinpadon). *Magyar Szemle*, novembre 1933, p. 251-260.

Il a fallu vingt ans pour que ce chef-d'œuvre incontesté, originairement destiné à la lecture, passât sur une scène hongroise. Par la suite, il conquiert rapidement l'opinion publique hongroise, et étrangère (en particulier les Tchèques). A l'occasion du cinquantenaire prochain de *la Tragédie de l'Homme*, le Théâtre National de Budapest, célébrera le grand poète dont l'œuvre sera représentée pour la cinq-centième fois sur ce théâtre.

Aladár SCHÖPFLIN. — *L'ombre de Jean Arany* (Arany János árnyéka). *Nyugat*, 16 décembre 1933, p. 583-586.

A propos de la thèse de Mlle M. Sós sur les adversaires de notre plus grand poète épique, l'éminent critique du *Nyugat* donne quelques précisions sur la vie littéraire de Hongrie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il constate que les critiques adressés contre Arany et son école ne furent qu'une réaction naturelle contre les idées esthétiques et l'intransigeance de Paul Gyulai, célèbre théoricien du classicisme hongrois. Etant donné que Gyulai n'admettait comme idéal littéraire que la perfection d'un Arany et d'un Petöfi, tous ceux qui ne se sentaient pas assez doués pour atteindre cette norme se virent obligés de se frayer un chemin nouveau. Ces tendances réactionnaires ne tardèrent pas à donner naissance à la poésie dite « cosmopolite ». M. Schöpflin considère les adversaires d'Arany comme les précurseurs d'un mouvement littéraire plein de promesses d'où résulteront plus tard la révolution d'Ady et le renouveau de la littérature hongroise.

Jules ILLYÉS. — POÉSIE CATHOLIQUE (*Katolikus költészet*), *Nyugat*, 1 avril 1933, p. 422-431.

Dans cette étude consacrée au rôle de la poésie catholique dans l'évolution de la littérature hongroise, M. Illyés, un de nos meilleurs poètes contemporains, semble s'attaquer aux poètes

— et notamment à M. Ladislas Mécs, poète catholique de grand talent, — qui, dans leurs œuvres, cherchent à manifester et à représenter quelque programme fixe et préconçu. M. Illyés préfère, à la stabilité peu naturelle des prétendus préjugés, empêchant le vrai talent de se développer, la liberté d'opinion et d'orientation du poète. Grâce à cette liberté il pourra, selon l'auteur, mieux exprimer les sentiments profondément humains. Il faut signaler que M. Illyés n'a pas réussi à faire un parallèle entièrement juste entre l'inspiration catholique de la littérature hongroise et celle de la littérature française (p. 426-7) <sup>1</sup> et qu'il lui manque également une compréhension plus pénétrante des traditions catholiques de notre ancienne littérature. Il serait plus prudent de se ranger du côté de M. Babits qui, dans ses réflexions profondes sur le même sujet, arrive à constater que le problème et la raison d'être de la poésie catholique, c'est avant tout une question de foi, de morale et de conviction. Il exige une sincérité absolue et une intransigeance parfaite de la part des représentants littéraires de ce point de vue religieux. (Nyugat, 1 mai, 1933, p. 546).

THÉODOR RÉDEY. — Y A-T-IL UNE LITTÉRATURE DE « DROITE » ET UNE LITTÉRATURE DE « GAUCHE » ? (*Van-e jobboldali és baloldali irodalom?*). *Nyugat*, 1-16 juillet 1933, p. 1-5.

M. Rédey cherche à établir les rapports qui existent entre les idées politiques et la littérature; sans admettre l'idée de Gautier sur la « tour d'ivoire » des poètes, il se prononce pour l'indépendance de l'écrivain qui, par son art, doit s'élever au-dessus des courants d'idées passagers. L'article de M. Rédey a donné à MM. Illyés et Schöpflin l'occasion de développer, eux aussi, leurs idées sur la politique et la littérature (*Nyugat*, 1-16 août 1933, p. 93-100).

Désiré KOSZTOLÁNYI. — CONFESSION (*Önmagamról*), *Nyugat*, 1<sup>er</sup> janvier 1933, p. 4-7.

Il est incontestable que la carrière poétique de Désiré Kosztolányi est caractérisée par une qualité d'âme très sympathique : la sincérité. Cependant — comme lui-même le remarque au début de cette confession — il faut distinguer la sincérité humaine d'avec la sincérité artistique. Cette fois, il essaie de se révéler à ses lecteurs tel qu'il est ou plutôt tel qu'il s' imagine soi-même. Tout en admettant que la poésie est, la plupart du temps, le produit d'un travail de caractère plutôt intuitif qu'intellectuel, il ne voudrait nullement préférer l'intuition à l'intelligence, car c'est par celle-ci que le poète

(1) Cf. Albert GYERGYAI, *Nyugat*, 16 mai-1<sup>er</sup> juin 1933, pp. 640-646.

est mis en contact avec le monde extérieur. Il apprécie la réalité comme une source constante d'inspiration<sup>1</sup>. Ensuite, il se déclare pour la théorie tant débattue de l'« art pour l'art », pour conclure, à la manière de Spranger, à une esquisse parfaitement tracée du caractère de l'« homo aestheticus ».

MICHEL BABITS. — REVUE DES LIVRES (*Könyvről könyvre*). *Nyugat*, 16 janvier, 1 novembre 1933

Parmi les articles littéraires du « *Nyugat* », les comptes rendus de M. Babits méritent d'être signalés. Ils ont toujours une valeur documentaire tout à fait exceptionnelle pour les futurs historiens de cette époque de la littérature hongroise. En même temps, ces notes plutôt impressionnistes formeront, une fois réunies en volume, un véritable « bréviaire » et une source inépuisable pour la connaissance de l'évolution intellectuelle d'un de nos plus grands poètes contemporains. Quant aux sujets traités, nous nous bornerons à signaler ici quelques notes essentielles sur Bergson (p. 360-364, et p. 417-422), sur Galsworthy (p. 307-308), sur la liberté de la critique (p. 546-7), sur Karinthy et l'analyse critique du style (p. 373-375), etc. On peut dire sans exagérer que les notes de Babits, qui sont autant de confessions intimes, embrassent tous les domaines importants de notre civilisation.

Etienne WEISS. — LES ROMANS SOCIAUX (*Közisagzatási regények*). *Magyar Szemle*, avril 1933, 398-404.

Avant la guerre les romans n'étudiaient guère que le mariage et les problèmes de l'amour. Aujourd'hui, ils traitent volontiers soit de sujets historiques (4 de nos plus grands romans nous reportent à l'époque qui suivit la défaite de Mohács), soit de questions contemporaines (des impressions de guerre après 1920, puis de nos jours des descriptions de la société et de la vie publique). Parmi ces derniers l'auteur signale tout particulièrement le *soulèvement au delà de la Tisza*, de Georges Oláh, et *les Parents* de Sigismond Móricz, qui parurent en 1932.

Jean GYÖRY. — NOUVELLES REVUES HONGROISES. (*Új magyar folyóiratok*). *Magyar Szemle*, septembre 1933, p. 47-54.

Une vingtaine de revues nouvelles traduisent les aspirations des jeunes vers une vie sociale plus unie.

(1) En effet, dans ses derniers volumes, « *Ember és világ* » [L'homme et le monde], « *Zsivajgó természet* » [Le chaos de la nature] il s'est révélé comme un observateur d'une finesse extraordinaire.

Eugène KATONA. — UN NOUVEAU ESPRIT POPULAIRE ? (Új népiesseg). *Magyar Szemle*, février 1933, p. 166-172.

Quels sont les caractères de la plus récente poésie hongroise ? M. Katona les examine d'après l'anthologie, récemment publiée, de la génération d'après guerre et il y démêle l'élan, adapté aux traditions nationales, vers un contact étroit avec les sentiments européens.

Emeric WALDAPFEL. — HUMANISME ET LITTÉRATURE NATIONALE. (*Humanizmus és nemzeti irodalom*). *Irodalomtörténet*, 1933, p. 15-49.

L'auteur s'est fixé pour but de réintégrer la littérature latine de Hongrie dans l'unité intellectuelle de la littérature hongroise. Il a essayé de prouver que la renaissance littéraire du XVI<sup>e</sup> siècle, qui a si peu puisé dans les trésors de la littérature médiévale, est étroitement liée aux mouvements humanistes de l'époque. Après avoir examiné les relations qui existent entre l'humanisme et l'introduction de la « langue vulgaire » dans la littérature, — à ce propos il ne manque pas d'insister sur l'influence d'Erasme en Hongrie<sup>1</sup>, — il analyse les survivances humanistes dans la culture baroque de notre pays. Il constate que la conservation de ces traditions humanistes est due avant tout aux Jésuites, véritables animateurs de l'art baroque. Par leur intermédiaire ainsi que par l'activité de François Faludi, ces traditions furent transmises aux membres de l'école dite latiniste (« deákos iskola ») qui aboutira, au début du XIX<sup>e</sup> siècle à la poésie sublime d'un Berzsenyi. Pour illustrer cette thèse démontrant la vitalité de la littérature latine de Hongrie pendant plus de trois siècles (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles), il cite une ode de Berzsenyi, imitée d'après une poésie de Petrus Crinitus, poète humaniste de la cour de Laurent de Médicis. La synthèse magistrale de M. Waldapfel résume très bien un des traits caractéristiques de notre littérature. Probablement elle fournira l'occasion d'études plus détaillées qui permettront de tirer au clair tous les problèmes de l'humanisme en Hongrie.

Frédéric BRISITS. — *Vörösmarty et les Mille et une Nuits* (Vörösmarty és az Ezeregyéjszaka). *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1933, N<sup>o</sup> 1-2, p. 59-74.

La traduction hongroise des Mille et une Nuits attribuée à Vörösmarty appartient à son œuvre de *littérateur*, ce qui embrasse, selon la conception de son époque, un programme littéraire encyclopédiste ayant pour but de développer la langue.

(1) Il suppose même que les idées de la Pléiade aient contribué à former le programme littéraire de Pierre Bornemisza, premier traducteur hongrois d'« Electre » de Sophocle (p. 26-27).

Les deux premiers volumes de la traduction ont paru en 1829 sous les initiales du nom de Vörösmarty, d'après l'édition allemande de 1825 publiée par M. Habicht, F. Hagen et C. Schall. Les volumes III-XVIII suivirent jusqu'à 1835. La traduction qui représente la prose réformée, mais encore lourde et incertaine du début du XIX<sup>e</sup> siècle, n'a pas réussi à rendre la naïveté et la simplicité narrative des contes originaux. Les traducteurs des volumes XII-XVIII sont nommément connus. Mais quel fut le traducteur des premiers volumes ? M. Brisits estime qu'ils ne peuvent guère être attribués à Vörösmarty ; vraisemblablement il n'a traduit que les deux premiers et il n'a fait que corriger les autres, en n'y ajoutant que la traduction de quelques passages peu nombreux. Quelques indications et certaines caractéristiques qui laissent entrevoir deux styles différents, permettent d'affirmer que le collaborateur de Vörösmarty devait être Georges Zádor, à qui Vörösmarty, trop occupé par d'autres travaux, avait transmis la charge de la traduction. Quant à l'influence des contes arabes sur l'œuvre de Vörösmarty, il ne s'agit que de motifs d'actions et d'éléments décoratifs (dans *La Ruine* et dans *Csongor et Tünde*). Une certaine sensibilité pour les couleurs (dans le « Magyarvár ») qui se manifeste dans sa poésie lyrique aussi, peut également s'expliquer par la lecture et la connaissance profonde de ces contes orientaux. Par là Vörösmarty se rattache au courant d'idées de l'orientalisme qui a joué un rôle considérable dans le romantisme hongrois<sup>1</sup>.

OSCAR ELEK. -- SHAKESPEARE DANS L'OPINION PUBLIQUE LITTÉRAIRE HONGROISE. (Shakespeare a magyar irodalmi köztudatban). *Irodalomtörténet*, 1933, N° 3-4, p. 88-93.

M. A. Hevesi, le dévoué traducteur hongrois de Shakespeare, vient de rendre compte de la profonde impression que le culte hongrois de Shakespeare avait exercée sur Sir J. Gollanez, président de la Société Anglaise de Shakespeare. En effet, aucune littérature européenne n'offre un culte aussi large et aussi enthousiaste de Shakespeare que celui qu'on rencontre dans la littérature hongroise. L'auteur, en énumérant une longue série d'auteurs et de périodiques hongrois, démontre que presque tous les écrivains hongrois du XIX<sup>e</sup> siècle ont été de grands admirateurs de Shakespeare et qu'il fut considéré par tous comme l'idéal de la poésie dramatique. L'auteur cite notamment des textes de Széchenyi qui le choisit pour son mentor spirituel, de A. Fáy, de Jósika, etc. Ils ont subi l'influence de Shakespeare surtout en deux points : il a été considéré comme idéal et comme norme ; et les écrivains hongrois, ravis d'une

(1) Cf. Géza Staud, *Az orientálizmus a magyar romantikában*, Budapest, 1932.

inspiration romantique ont admiré en lui un incomparable créateur de caractères et de passions.

OSCAR ELEK. — LE CULTE D'OSSIAN EN HONGRIE. (Ossian-Kultusz Magyarországon). *Egyetemes Philológiai Közlöny*, mars-avril 1933, p. 66-76.

Dans cet essai d'histoire littéraire M. Elek établit d'abord que « les poèmes épiques, pleins de lyrisme » du barde gaélique, aussi bien que les célèbres « *Nuits* » de Young, ont été importés en Hongrie par le courant d'idées du sentimentalisme allemand. On trouve des remarques enthousiastes sur cette poésie mélancolique dès la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Des poètes de caractère aussi divers que Bacsányi, Csokonai, Kisfaludy et Kazinczy, s'unissent dans le culte d'Ossian. Les traditions de cet ossianisme en formation continuent jusqu'à l'épanouissement de la poésie classique hongroise où Arany, malgré ses doutes concernant l'authenticité des textes publiés par Macpherson, considère Ossian comme une révélation puissante du génie poétique. Il aurait été encore utile d'examiner une belle poésie de Petőfi, intitulée « Homér és Osszián », où le poète oppose à la sérénité homérique le clair-obscur mystique de ces mythes lointains.

BÉLA ZOLNAI. — LA PROPAGATION EUROPÉENNE DU JANSÉNISME (A *janzenizmus európai útja*). *Minerva*, 1933, p. 178-218).

Historien infatigable des rapports franco-hongrois, M. Zolnai, professeur de français à l'Université de Szeged, essaie de déterminer dans cet article la propagation des idées jansénistes à travers l'Europe. Il constate que tous les grands courants d'idée occidentaux sont venus en Hongrie par l'intermédiaire de Vienne qui, à son tour, n'a fait que réunir les deux voies importantes de l'infiltration : l'une traversait la Belgique, la Hollande et l'Allemagne; l'autre, l'Italie. Même après l'ouvrage fondamental de Deinhardt, M. Zolnai apporte des contributions précieuses au rôle du jansénisme italien sur la vie intellectuelle de Vienne. L'étude se termine par quelques indications bibliographiques sur les ouvrages jansénistes de Vienne qui compléteront utilement les travaux de Vera Oravetz<sup>1</sup> et de Marguerite Jezernický<sup>2</sup>.

GÉZA BIRKÁS. — MISTRAL ET LES HONGROIS (*Mistral és a magyarok*). *Minerva*, 1933, n° 6-10, p. 246-278.

Dans une étude très approfondie et riche de documents inédits, M. Birkás, professeur de français à l'Université de Pécs,

(1) VÉRA ORAVETZ, *Les impressions françaises de Vienne* (1567-1850), Szeged, 1930 (cf. *Revue des Etudes Hongroises*, 1933, p. 143-4).

(2) MARGUERITE JEZERNICKY, *Széphalom*, 1932.



qui vient de consacrer un de ses cours à Mistral et à la poésie provençale, passe en revue l'activité de tous ceux qui s'enthousiasmaient chez nous pour les beautés de « Mireille » et qui s'essayèrent à les faire connaître en Hongrie. C'est à M. Birkás que revient le mérite d'avoir esquissé à ce propos la vie de quelques savants et littérateurs hongrois oubliés, comme Louis Podhorszky, Victor Vajda, Maurice Hernádi et d'autres. Dans la seconde partie de l'étude il fait quelques remarques critiques sur les traductions hongroises de « Mireille ».

---

## PHILOLOGIE CLASSIQUE

Jules MORAVCSIK. — LES PROBLÈMES DE LA PHILOLOGIE CLASSIQUE EN HONGRIE (A görög és latin filológia magyar feladatai). *Egyetemes Philologiai Közlöny*, janvier-février 1933, p. 8-24.

Dans cette conférence faite au *Congrès de Philologie classique* de Budapest, M. Moravcsik a essayé de résumer les problèmes les plus urgents de la philologie classique du point de vue de l'histoire de Hongrie. Quant à la philologie grecque, il indique la nécessité de faire, aussitôt que possible, une édition critique des sources byzantines de l'histoire de Hongrie. Pour les études latines, il demande aux spécialistes de consacrer une attention toute particulière aux questions qui touchent l'histoire de la Pannonie et de la Dacie, la latinité de la Hongrie, l'histoire des rapports byzantino-hongrois ainsi qu'au rôle des traditions antiques dans l'évolution de la vie intellectuelle hongroise. Pour chacun de ces problèmes M. Moravcsik montre ce qui a déjà été fait et ce qui reste encore à faire. En résumé, il espère que les études philologiques compléteront sur plus d'un point les recherches purement littéraires et que la collaboration des philologues jettera des lumières nouvelles sur les origines de notre culture nationale.

---

## LINGUISTIQUE

L'ACADÉMIE DE HONGRIE ET LA DÉFENSE DE LA LANGUE HONGROISE. *Akadémiai Értesítő*, 1933, XLIII, fasc. 453, p. 8-20.

Voici bientôt deux ans que l'Académie de Hongrie a commencé sa campagne pour la défense de la langue hongroise. A cet effet, elle a fondé une revue trimestrielle : *Magyarosan* (A la Hongroise) dont nous avons rendu compte à plusieurs reprises, soit ici même, soit dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*.

En outre, elle s'est adressée aux écrivains et à la presse, conviant toutes les bonnes volontés à s'unir dans une même œuvre de redressement linguistique.

L'*Annuaire de l'Académie de Hongrie* reproduit le procès-verbal de la réunion qui a eu lieu le 13 décembre 1932 et qui rassemblait, outre la sous-commission formée dans son sein, des représentants de la presse et de la littérature (parmi ces derniers notre ami Désiré Kosztolányi).

Ce procès-verbal est instructif. L'Académie s'émue de constater que la langue hongroise s'altère par suite de l'emploi abusif de mots étrangers et, ce qui est plus grave, de calques de tournures et de constructions étrangères.

Ainsi, on a pris l'habitude de dire *Wien* pour *Bécs* « Vienne », *Leipzig* au lieu de *Lipcse*, etc. D'autre part on emploie inutilement *dominál* « dominer » au lieu de *uralkodik*, *generáció* au lieu de *nemzedék*, etc. Toutefois, l'Académie ne prétend pas s'élever contre l'emploi de mots comme *politika*, *esztétika*, *opera*, *szimfónia*, etc. pour lesquels il n'existe pas d'équivalent hongrois.

Ce qui est plus grave, c'est le calque grammatical. Ici c'est surtout l'allemand dont on imite les constructions. Ainsi il ne faut pas dire *a gyermek nevelésénél az a főszepon* où l'emploi du suffixe *-nél* traduit la préposition allemande *bei* mais *a gyermek nevelésében* qui répond à l'usage traditionnel hongrois. De même, il est incorrect de dire *törekvés dicsőség után*, calquant l'allemand *nach* au lieu de *törekvés dicsősége*.

Ainsi, l'Académie signale 14 points où elle recommande au public éclairé de réagir contre l'influence étrangère, c'est-à-dire contre l'influence de l'allemand.

La crise qui menace le hongrois provient du fait que la langue est maniée en partie par une élite qui a appris à penser dans une autre langue, généralement en allemand. Un ingénieur, un commerçant, un journaliste s'alimentent presque uniquement de renseignements dans des livres allemands, dans des journaux allemands. Même s'ils ne parlent pas très couramment cette langue, la perpétuelle nécessité où ils sont de recourir à une bibliographie allemande les amène inéluctablement à penser en hongrois selon un patron allemand. Il en résulte un danger très grave pour l'indépendance de la pensée hongroise et l'originalité de la langue. L'Académie a donc été bien inspirée de sonner l'alarme et d'engager la lutte contre l'intrusion des éléments étrangers. Il semble que le public lettré ait entendu cet appel et se soit empressé d'apporter sa collaboration. Il est encore trop tôt pour apprécier les conséquences que ce mouvement pourra comporter.

A. SAUVAGEOT.

Guillaume LUZSÉNSZKY. — GRAMMAIRE DES INSCRIPTIONS LATINES DE PANNONIE (*A pannóniai latin feliratok nyelvtana*) *Egyetemes Philologiai Közlöny*, 1933, p. 95-100, 228-231.

Il faut signaler à l'attention des romanistes, et aux spécialistes du latin vulgaire en particulier, la belle esquisse de M. Luzsénszky, qui, bien qu'elle ne soit qu'un fragment de son étude restée inachevée, est le premier travail sérieux sur les inscriptions de Pannonie. Les données qu'il a recueillies et groupées selon la méthode des autres grammaires du latin populaire (Schuchardt, Pirson, Carnoy, Vieillard, etc...) semblent refléter les traces d'un parler roman en formation. Comme M. Tremblé l'a démontré dans une conférence faite à la Société Linguistique de Hongrie, la latinité de la Pannonie a dû faire partie ou de la latinité orientale (comme le suppose M. Draganu) mais du fond latin des langues romanes occidentales. Tandis que en roumain les voyelles latines *o* et *ū* ne se sont pas confondues dans un seul et même son (*puteu-put*, mais *it.pozzo*), en Pannonie *ū* figure souvent sous la forme d'un *o* (ex. *Astur (um) Astor*). Quelques formes comme *Celer-Ceiler*, pourraient s'expliquer par une diphthongaison analogue à celle des autres langues romanes.

Joseph BAJZA. — LES CROATES DANS LA HONGRIE OCCIDENTALE. (*A nyugatmagyarországi horvátok*). *Magyar Szemle*, 1933, décembre, p. 317-327.

Après avoir établi le nombre approximatif des Croates habitant la Hongrie Occidentale et la province de Burgenland, M. Bajza donne quelques précisions sur l'histoire de cette population. Il constate que tous ces Croates parlent le dialecte čakavien ce qui prouve qu'ils sont venus du littoral de l'Adriatique. A ce propos il ne manque pas d'énumérer un bon nombre de mots d'emprunt hongrois entrés dans ces parlers croates. Ensuite l'auteur résume l'évolution de leur vie littéraire qui s'est développé sous l'influence de la littérature hongroise. Tout cela prouve d'une façon incontestable que l'histoire des Croates, qui s'étaient établis, il y a 400 ans, dans la Hongrie Occidentale, aux confins de l'Autriche, a été toujours étroitement liée au développement de la Hongrie et de sa civilisation.

CARL O. KOCH. — CHANGEMENTS DE SIGNIFICATION DES MOTS FRANÇAIS EMPRUNTÉS PAR LE SUÉDOIS. *Studien i Modern Språkvetenskap*, t. XI, p. 235-248.

Bien que les problèmes des mots d'emprunt français en suédois aient déjà été l'objet des excellentes études de M. Nord-

féli<sup>1</sup>, et d'autres, l'auteur de cet article a porté son attention sur un aspect nouveau des gallicismes qui n'est pas dénué d'intérêt au point de vue du linguiste hongrois. Il a eu l'idée heureuse d'étudier, en donnant des exemples curieux, les changements de signification subis par les mots français qui ont passé en suédois aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Dans la plupart des cas, il est de l'avis que le changement du sens des mots français a eu lieu non en allemand considéré comme langue intermédiaire, mais après le passage en suédois des mots respectifs. Il semble bien qu'il s'est laissé tromper par les dictionnaires : « Pour beaucoup des mots français on peut constater à l'aide des grands dictionnaires que le sens détourné qu'on trouve en suédois, n'existe pas en allemand<sup>2</sup> ».

Cependant il est incontestable que l'évolution sémantique d'un certain nombre de mots français présentent des analogies frappantes en hongrois<sup>3</sup> et en suédois et que ces coïncidences, loin d'être fortuites, s'expliquent très bien par l'expansion de la culture et du vocabulaire franco-allemands. En dehors des cas tels que hongrois *goblen* (*gobelin*) ~ suédois *gobelång* qui désignent tous les deux non seulement « les tapisseries provenant des Manufactures des Gobélins » mais encore « toute sorte de tapisserie faites de la même façon ou imitant les vrais gobelins », on en trouve d'autres qui font nécessairement supposer une origine commune. Le sens de *bulletin* s'est spécialisé de la même façon qu'en hongrois, étant donné que ce mot en suédois ne s'emploie que dans l'acception de « rapport officiel de l'état de santé d'une personne éminente » ou de « bulletin météorologique » (p. 241). De même, *jalousi* (~ hongrois *zsalu*, voire même *zsalugáter*) s'emploie toujours dans le sens de « persienne ». Dans les deux langues les mots *mätress* ~ hongrois *metressz* et *cocotte* ~ hongrois *kokott* ne s'appliquent qu'aux femmes légères (v. p. 244). Les dérivés de « branche » ne s'y trouvent qu'avec le sens abstrait de « spécialité, genre » (suéd. *bransch* ~ h. *brans* ou *brancs*, ep. all. « Mensch »). *Kampanj* (cp. h. *sajtó-kampány*) ne désigne, la plupart du temps, qu'une sorte d'expédition de propagande » (définition de M. Koch, p. 244)<sup>4</sup>. Il serait utile de faire une étude comparée sur ces deux domaines si éloignés des gallicismes ce qui contribuerait à la connaissance de la répartition

(1) A. NORDFELT, Om franska lanord i svenskan, Stud. i Mod. Sprakvetenskap, t. IX-X. Annie EDELFELT, Mém. Soc. Néoph. à Helsingfors, 1893. AKERLUND, Moderna Sprak, 1923.

(2) P. 239.

(3) Cp. Zoltán MAGYAR, Le français de Hongrie, Debrecen, 1932, v. R E H. 1933, p. 149.

(4) Remarquons qu'en hongrois *kampány* veut dire aussi, comme en français, une « saison propre à certains travaux » (ex. *cukor-*

des « mots voyageurs » français dans les langues européennes.

L. G. G.

Albert DAUZAT. — *Le Problème hongrois. La Volonté*, 31 août 1933.

Résumé intelligent et sympathique de ce que les derniers livres consacrés à la Hongrie permettent de penser sur les revendications contre le traité de Trianon (« il est hors de doute qu'il a donné à la Hongrie des frontières artificielles », il a été « mal conçu » et sur l'intérêt d'une coopération économique préalable des Etats danubiens (« là est l'avenir, et le salut »).

Mais, si M. Dauzat a raison de noter la valeur des études de MM. de Martonne, Meillet et Lémonon, il semble faire trop de cas du livre personnel, à coup sûr, mais violemment passionné de M. Gobron. Et peut-être en revanche ne fait-il pas assez de cas des remarques exactes et minutieuses accumulées depuis quelques années par M. Fr. de Olay. Celui-ci, après avoir donné une excellente monographie sur *Ed. Sayous, maître français de l'histoire hongroise* et publié une série d'études fort documentées sur la diffusion de la pensée française en Hongrie, a pris à tâche de relever les erreurs qui abondent dans les manuels scolaires français et dans les ouvrages de plus grande portée scientifique, quand ils traitent de la Hongrie. C'est un fait que les Hongrois n'appartiennent pas à la race jaune; c'est un fait que la population de la Transylvanie n'est pas roumaine (et les statistiques roumaines en font foi); c'est un fait que certains livres, qui notent le nombre des allogènes contenus dans les frontières hongroises avant 1914, passent sous silence les Hongrois et les Ruthènes qui ont été transférés à la Tchécoslovaquie; c'est un fait que les Tchèques n'ont pas été seuls à protester en 1871 contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne; c'est un fait que la plupart des Français ont longtemps employé en géographie une terminologie abusivement germanique (Theiss, au lieu de Tisza; Presbourg, au lieu de Pozsony, etc.). En s'attachant à relever tous ces faits, M. de Olay n'a pas seulement voulu rendre service à son pays, il a servi la cause de la vérité et de la science.

L. V.

Louis TREML. — SUR LE NOM NATIONAL DES ROUMAINS (Az oláhok nemzeti nevééről). *Egyetemes Philologiai Közöny*, mars-avril 1933, p. 49-58.

*gyári kampány* » saison de travail dans les sucreries, après la récolte des betteraves). Il serait curieux d'établir la voie de filiation de ce mot très récent en hongrois. (cp. français « campagne sucrière »).

Après avoir constaté que les formes dérivées du latin « Romanus » n'ont pas survécu dans tous les dialectes roumains (les Istro-roumains se nomment « vlăș », adj. « vlășki », et disent, au lieu de \*rumărește, « po našom », c'est-à-dire « en notre langue »; le nom « rumân » est également inconnu chez les Mèglénites), l'auteur examine l'histoire du nom « rumân » ~ « român » chez les Daco-Roumains. Il établit que la forme régulière, au point de vue de l'évolution phonétique, doit être certainement « rumân » avec le changement de o en u, cf. portâmus, purtâm, etc.) et que cette forme n'a été remplacée par « român » (forme plus proche de l'original latin) que vers 1840<sup>1</sup>. Cette forme-ci doit son origine aux tendances de latinisation qui s'étaient manifestées dans la vie intellectuelle roumaine au début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'existence du nom \*valah, \*vlah n'étant pas prouvé chez les Daco-roumains, M. Treml est amené à constater qu'en hongrois le nom « oláh » (roumain) est certainement d'origine slave et que pour des raisons historiques, il doit être préféré au nom « román » qui pourrait donner lieu à beaucoup de malentendus (román nyelv : langue roumaine, román művészet : art roman).

## HISTOIRE. GEOGRAPHIE

E. DÉKÁNY. — ESTIMATION ET RÉESTIMATION DES VALEURS HISTORIQUES, (Történelmi értékelés és átértékelés), *Századok* [Siècles], IV-VI, 1933.

Quelques remarques originales concernant la psychologie de l'historien. En soulignant l'opposition flagrante entre l'attitude scientifique et l'attitude psychologique de la Raison, l'auteur arrive à la conclusion que la réestimation des valeurs historiques est un procédé entièrement motivé, voire même *forcé*, par lequel s'exprime l'harmonie entre le présent et le passé.

E. LEDERER. — LES PROBLÈMES DE LA PLUS RÉCENTE LITTÉRATURE DE L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE. (A legújabb gazdaságtörténeti irodalom problémái, *Századok* [Siècles], I-III, 1933.

Après un bref aperçu sur l'ensemble des problèmes théoriques de l'histoire économique d'après-guerre, l'auteur développe les tendances récentes imprégnées des conceptions de MM. Weber, Sombart et Spann. Une fois le bilan fait, elle constate l'influence, défavorable à l'histoire économique, des recherches faites sous l'égide de la *Geistesgeschichte*.

(1) Cf. Th. Gartner, *Über den Volksnamen der Rumänen*, Tirage à part des « Bukowiner Nachrichten », Czernowitz, 1893.

L. SZILÁGYI. — LA FORMATION DE L'HISTOIRE MODERNE DE L'ADMINISTRATION CENTRALE. (A modern kormányzattörténet kialakulása), *Századok* [Siècles], VII-VIII, 1933.

Cette étude s'étend surtout sur les ouvrages provenant des pays de civilisation allemande.

S. ŠUSTA. — HISTOIRE DE TCHÉCOSLOVAQUIE. Bulletin publié dans les numéros 342 (janvier-février) et 345 (juillet-août) de la *Revue Historique* sur l'historiographie tchèque et slovaque des années 1925-1932.

L'article contient beaucoup d'allusions à l'histoire de Hongrie dont la Slovaquie fut partie intégrante pendant dix siècles.

Jean KALMÁR. — LES SOUVENIRS DE NOTRE HISTOIRE MILITAIRE A L'ÉTRANGER (Hadtörténeti emlékeink idegenben). *Magyar Szemle*, janvier, 1933, p. 66-71.

A l'occasion du retour à la Hongrie de 19 volumes de la célèbre collection Corvina, conservés avant la guerre dans la capitale de la Double Monarchie, M. Kalmár dresse la liste des documents d'origine hongroise relatifs à notre histoire militaire et dispersés dans les dépôts étrangers (notamment à Vienne).

N. IORGA. — LES ÉTUDES D'HISTOIRE EN ROUMANIE PENDANT LE XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. *Revue Historique du Sud-Est européen*, fasc. IV-VI, 1933.

M. N. Iorga esquisse, dans les cadres d'une conférence faite à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, l'évolution de la pensée historique roumaine au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est une conférence élégante destinée au grand public, mais qui donne aussi de judicieuses appréciations sur l'état d'esprit de la Roumanie. Le XIX<sup>e</sup> siècle roumain est caractérisé, selon M. Iorga, par deux écoles historiques, notamment par l'école romantique ou nationaliste, « capable de transformer la vérité historique », et par l'autre plus soucieuse de l'objectivité scientifique. Cette dernière école attire notre attention — écrit M. Iorga — « par une méthode très sévère et très stricte, par le désir d'avoir une information ample, par une critique qui s'arrête longuement sur le témoignage des documents et par une interprétation qui pourrait ne signifier pas nécessairement quelque chose à côté du document ou contre le document ». M. Iorga a lui-même débuté au temps de l'ancienne école romantique, qu'il a cependant quittée de bonne heure grâce à l'influence de travaux poursuivis à Paris à l'Ecole des Hautes Etudes. — Notons encore la différence existant entre historiens roumains de Transylvanie (alors Hongrie) et historiens de l'ancien royaume :

« Pour les Transylvains — dit M. Iorga — il y a des vérités immuables, que nous respectons, mais qu'il nous est difficile de partager de la même façon. Nous ne sommes pas au même diapason. S'il est question de constitution, s'il est question de politique, s'il est question d'histoire, ils sont dans l'absolu, alors que nous louvoyons dans un relatif qui, suivant mon opinion, doit toujours être maintenu lorsqu'il s'agit de pensées et d'actions humaines » (p. 109). Nous aurions été heureux de lire quelques lignes consacrées à l'influence de cette école transylvaine sur les historiens de Régat.

E. SCHWARTZ. — LE NOM DE PATRON D'ÉGLISE ET LA TOPONYMIE AU SERVICE DE L'HISTOIRE DU PEUPLEMENT. (A patrociniüm és a helynévfajtás a telepítéstörténet szolgálatában), Századok [Siècles], IV-VI, 1933.

L'auteur démontre l'importance de cette nouvelle méthode pour l'histoire de Hongrie à l'aide des exemples empruntés à la Hongrie occidentale, occupée par des Allemands suivant les stipulations du traité de Trianon. Dans ces contrées, le peuple autochtone est le peuple hongrois qui s'y était fixé avant 1157.

A. DOMANOVSKY. — L'ANONYME ET LES GESTA HUNGARORUM DE L'ÉPOQUE DE GEYSA II. (Anonymus és a II. Géza korabeli G. H. Századok (Siècles), I-III, et IV-VI, 1933.

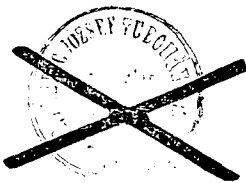
L'auteur démontre l'impossibilité de la théorie récente émise par un jeune savant allemand (*K. Heilig*) selon laquelle la personnalité du notaire anonyme serait le chanoine Barnabas de Alba.

F. PALL. — LES RELATIONS ENTRE LA HONGRIE ET SCANDERBERG A L'ÉPOQUE DE JEAN HUNYADY ET SOUS LE RÉGNE DU ROI MATHIAS. *Revue historique du Sud-Est européen*, fasc. IV-VI, 1933.

Article richement documenté.

Jean DABROWSKI. — LE RÉGNE D'ÉTIENNE BÁTHORY. Université de Varsovie.

Ce monarque, d'origine hongroise, qui occupa le trône polonais à une époque particulièrement dure (1576-1586), fut le premier à entrevoir la seule manière possible d'expulser les Turcs de l'Europe centrale. Selon ce grand roi, ce sont les puissances de l'Europe centrale et orientale — et non pas celles de l'Occident — qui sont qualifiées pour réaliser cet acte d'une signification européenne. Son idéal était une Pologne forte avec, comme voisine, une Hongrie également forte, indépendantes toutes deux des grandes puissances avoisinantes (alors la Turquie et la Russie).





RAPPORTS HONGROIS PRÉSENTÉS AU VII<sup>e</sup> CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES (Varsovie, 1933).

La plupart de ces rapports, concernant l'histoire des sciences mathématiques, physiques, astronomiques, météorologiques et médicales, dûs à différents auteurs, ont été imprimés dans la partie II, volume V (Numéro 19) du *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences*, 1933. Les communications hongroises présentées au même Congrès sont résumées dans les deux volumes édités par le Congrès de Varsovie : « Résumés des communications présentées au Congrès de Varsovie 1933. »

Marie Kastarska SERGESCU. — L'EXPÉDITION DE SOBIESKI EN MOLDAVIE EN 1686. (*Revue historique du Sud-Est européen*, fasc. 1-3, 1933).

A propos du travail du jeune historien polonais, M. Czeslaw Chowaniecz, l'auteur donne un bref aperçu sur l'expédition de Sobieski en Moldavie en 1686, expédition qui ne constitue qu'un épisode de la grande entreprise destinée à expulser les Turcs de l'Europe centrale et balkanique. Selon M. Chowaniecz, — remarque le rapporteur, — « la cause de l'insuccès (de cette partie de l'entreprise) consiste premièrement dans l'ignorance du pays et du terrain de campagne, ensuite dans la mauvaise exécution des plans royaux et enfin dans l'abatement moral qui s'empara alors de l'âme de Sobieski ». (p. 28).

— Le fait que les guides aient été des Moldaves (p. 26) et que « ces deux peuples, les mieux faits pour se comprendre, ayant les mêmes intérêts, les mêmes ennemis, les mêmes buts », n'aient pu parvenir à s'entendre (p. 18), met en pleine lumière les divergences existant entre la mentalité polonaise chrétienne, d'une part, et celles des Roumains, de l'autre, qui, par suite de l'influence orientale étaient incapables d'interpréter de même façon les intérêts communs. Cette partielle divergence de vues, derrière laquelle se cache une toute autre vision de l'univers, a découragé le grand héros polonais.

N. IORGA. — SOBIESKI ET LES ROUMAINS, 1683-1696. *Revue historique du Sud-Est européen*, fasc. VII-IX, 1933.

M. N. Iorga fait l'apologie de la politique du prince de Moldavie à propos de la grande campagne de Sobieski (1683-1696) contre les Turcs et soutient une thèse suivant laquelle les deux principautés roumaines, de Valachie et de Moldavie, auraient gardé pendant toute l'époque turque leur « autonomie absolue » (Conférence donnée à la Bibliothèque Polonaise de Paris, 1933).

Árpád MARKÓ. — HEISTER ET PÁLFFY DANS LA CAMPAGNE DE RÁKÓCZI. (Heister és Pálffy II. Rákóczi Ferenc hadjáratában). *Magyar Szemle*, juillet 1933, 287-296.

L'auteur examine ce qu'on a pensé dans les milieux gouvernementaux allemands de Vienne, de la guerre d'indépendance qui se rattache au nom de François Rákóczi. On s'aperçoit que la double Monarchie traita cette affaire de nature intérieure uniquement comme une affaire militaire, et qu'elle confia la solution de cette question nationale et dynastique à des soldats venus de l'étranger et complètement inexperts dans les affaires intérieures. Tous ces soldats allemands, les Heister, Schlick, Herberstein, Stahremberg, Glöcktsberg, Löffelholz, Sickingen, Hochberg, etc., au lieu de résoudre la question, ont approfondi le fossé. L'ambassadeur anglais à Vienne lui-même, porte un jugement écrasant sur Heister qui fut pendant plus de sept ans le généralissime des affaires hongroises, lorsqu'il dit : « *He is not capable of such a command* » (Il est incapable d'exercer ce commandement). Après d'interminables combats, le commandement parvint enfin entre les mains d'un général hongrois partisan de l'empereur qui, reconnaissant la nature politique de la question, y mit rapidement fin.

C. J. KARADJA. — UN TÉMOIGNAGE AUTRICHIEN DES SOUFRANCES DES ROUMAINS DU BANAT A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. *Revue Historique du Sud-Est Européen*, 1933, fasc. I-III.

C'est un passage tiré du livre de Johann Friedel (Fünzig Briefe aus Wien verschiedenen Inhalts an einen Freund in Berlin) relatif à la situation générale de la population de la Hongrie méridionale peuplée en partie par des Roumains. M. Karadja y voit un document de grande valeur susceptible d'expliquer la révolte paysanne de 1783 connue sous le nom de « révolte de Hóra et de Kloska ».

D. ANGYAL. — LE PROCÈS DE HAUTE TRAHISON INTENTÉ CONTRE LE COMTE L. BATTHYÁNY. (Gróf Batthyány Lajos főbenjárópöre), *Századok* [Siècles], I-III, 1933.

L'auteur donne le compte rendu détaillé des deux gros volumes de M. A. Károlyi<sup>1</sup>. Il met en relief les conclusions essentielles des recherches de celui-ci, notamment la droiture et la légitimité de la conduite de Batthyány en tant que président de conseil hongrois et la malveillance du tribunal militaire autrichien inspiré par l'idée de vengeance.

DIE DONAU, IHRE WIRTSCHAFTLICHE UND KULTURELLE MISSION IN MITTEL- UND OST-EUROPA, édité par la Commission Internationale du Danube et les Etats riverains.

(1) Voir notre C. R., dans la R E H, 1-2, 1933, par M. P. Török.

Beaucoup d'illustrations permettent de se former une idée juste de l'importance de ce fleuve pour la Hongrie.

Paul ELISCHER. — LA ROUTE INTERCONTINENTALE (Az interkontinentális út). *Magyar Szemle*, septembre, 1933, p. 31-37.

Importance des grandes lignes de communication internationales et données historiques sur la route Londres-Budapest-Damas-Calcutta et Londres-Budapest-Damas-Le Cap. La construction de la section Londres-Budapest-Stamboul se poursuit selon les décisions de la conférence internationale réunie à Copenhague en 1932. Sur 3117 km., 392 passent en territoire hongrois. Le gouvernement hongrois a déjà construit la plus grande partie de cette route, et l'ouvrira toute entière à la circulation au commencement de 1935. Les parties de la route déjà mises en service ont donné un essor considérable au tourisme en Hongrie.

Pierre KAFFKA. — TABÁN, LE CENTRE DE BUDE. (A Tabán, — Buda centruma). *Magyar Szemle*, Décembre 1933, p. 365-372.

De même que toutes les grandes villes, Budapest doit résoudre des problèmes d'urbanisme qui occupent beaucoup les experts.

Etude d'urbanisme où se trouvent opposées la rive gauche, où grandit Pest, la « cité », centre du commerce et de l'industrie, — et la rive droite accidentée, où les eaux thermales jaillissent au pied de la colline St-Gérard; Buda aux grands parcs, aux places splendides, aux palais historiques.

---

## DISCUSSION

Wilhelm von HEVESY. — *Finnisch-Ugrisches aus Indien*. Es gibt keine austrische Sprachenfamilie. Das vorarische Indien teilweise finnisch-ugrisch. Wien. Manzsche Verlags- und Universitätsbuchhandlung 1932, in-8°, 382 p.

Nous recevons de l'auteur, avec la prière d'insérer, la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

La critique parue sous la plume de M. Göbl-Gáldi dans votre numéro de juillet-décembre 1933 contient, entre autres, trop d'inexactitudes pour pouvoir les passer sous silence.

1° « Le mot *betia* n'existe pas en hongrois (p. 338) ». Le critique le retrouvera à la p. 385 du Dictionnaire Etymologique Hongrois de MM. Gombóczi et Melich.

2° « Que doit-on dire de la forme verbale *-lak* (p. ex. *lállak* « je te vois ») que M. Hevesy compare aux formes exclusives et inclusives du duel et du pluriel en munda (p. 14) ? » — De « pluriel » ou de « formes exclusives » pas de trace dans mon texte. Etant donné le fréquent changement *-ng ~ -k*, c'est à *-lang*, à « moi et toi », soit à l'*inclusive du duel* que j'ai comparé *-lak*, le munda en faisant exactement le même usage pour les verbes, que le hongrois. M. Göbl-Gáldi a-t-il au moins une autre explication à donner pour magyare *-lak* ?

3° « L'auteur oublie », écrit, en parlant des voyelles de liaison, M. Göbl-Gáldi, p. 335, « qu'à côté de *vasak* on rencontre *szamarak* (des ânes), *lovak* (des chevaux), qui malgré la voyelle de liaison *a* sont des êtres animés ». C'est bien le critique qui oublie l'existence des formes archaïques. Il y verra ces mots avec la voyelle de liaison *o*. Pour les ânes, par exemple, il en trouvera six dans le Dictionnaire historique de la langue hongroise de MM. Szarvas-Simonyi<sup>1</sup>.

4° « Pourquoi supposer », demande le critique, « *\*teiz* comme forme primitive de *tiz* (dix)... ? » Cette supposition a été faite par l'éminent Budenz<sup>2</sup>, et je devrais être d'autant plus excusable aux yeux de M. Göbl-Gáldi de m'être appuyé sur une autorité, que précisément les autorités sont intangibles pour lui.

Ainsi, parce que M. Munkácsi, dans son *Arja és kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben* (Eléments aryens et caucasiens dans les langues finno-magyares) reconduit le nom générique des Ostiaques et des Vogoules, un nom qui en même temps celui des peuplades non-aryennes des Indes, notamment des Santals, le mot *mañši*, au radical de sanscrit *manuša*, il y a là immédiatement un *Roma locuta, causa finita* pour M. Göbl-Gáldi.

Je suis sans doute le dernier à vouloir contester les mérites exceptionnels de l'ouvrage de M. Munkácsi. N'empêche que *mañsi* et *manuša* n'ont rien à voir l'un avec l'autre. J'en ai donné les raisons dans mon livre (p. 238); aujourd'hui j'ajouterai une de plus. Le mot munda *mañši*, mot dont le sens principal est « chef », « personnage assez noble, assez distingué pour devenir un chef », est passé des langues munda dans les langues aryennes de l'Inde. Nous le retrouvons en hindi (*mañjhi* « chef d'un navire »)<sup>3</sup>, en bengali (*maji*), en assami (*mazi*), en Orya (*majhi*) avec un sens semblable; en sindhi (*majhi*) avec celui de (?) « héros ». Or

(1) Magyar Nyelvtörténeti Szótár, Budapest, 1883.

(2) Budenz József. Magyar-ugor összehasonlító szótár. (Dictionnaire comparatif hongrois-ougrien). Budapest, 1873, p. 220.

(3) John T. Platts. A Dictionary of Urdu, classical Hindi and English. London, 1884.

le sanscrit *manuṣa* se retrouve également dans ces langues; c'est-à-dire sous la forme de hindi *manus*, bengali *manu*, assami *manuh*, orya *minisa*, sindhi *manehu*<sup>1</sup>.

Tout aussi « sacrosaint » est pour M. Göbl-Gáldi une explication, dès qu'elle figure dans le Dictionnaire Etymologique de MM. Gombocz et Melich. Ce n'est pas moi qui contesterai là encore, ce que cet œuvre a de magistral. Mais cela n'empêche pas à n'être en quelques cas pas d'accord avec les auteurs. Ainsi, par exemple, si je puis noter des mots hongrois comme *ankó*, *bandó*, *bamba*, *bohó* (*baha*), *bóka*, *boso*, *bucsak*, *dundi*, mots ayant tous le même sens « stolidus », et si je les retrouve ensuite tous, avec ce sens également, dans les langues munda ou aryennes de l'Inde (*ankha*, *bondo*, *bombo* et *bembha*, *baha* dans *olkobaha*, *boka*, *bhoco*, *bhucuk*, *dundi*), et uniquement là-bas : il m'est difficile de voir, tels MM. Gombocz et Melich, dans les mots hongrois uniquement que des mots du langage enfantin ou des onomatopées. De même il m'est pénible, (bien que d'après M. Göbl-Gáldi aucune de mes objections « ne peut être prise au sérieux »), à ne voir que des onomatopées par exemple dans *babrál*, *babrász* faire un travail futile, *bicsakol*, *bicsaklik* se donner une entorse, *bugyog* jaillir, *cammog*, *cámog* marcher à pas lourds, paresseux, *csücsül*, *csücsünget* s'asseoir bas (p. e. sur les talons), *dócög*, *döcsög* succutior, jactor (charrette), *didereg*, *dudorog* trembler de froid, *didergős* frigutiens, et maintes autres, quand je trouve dans le santali, (souvent aussi emprunté par lui au hindi) des mots comme *babra*, *bicakna*, *bujur*, *samak*, *cucungut*, *dacak-ducuk*, *dudurguc*, ayant exactement le même sens. D'une façon générale, l'origine de beaucoup de mots que le dictionnaire de MM. Gombocz et Melich indique comme « inconnue », pourra être trouvée dans l'Inde.

Mais passons à d'autres erreurs, plus importantes, de M. Göbl-Gáldi.

« M. Hevesy... s'est assignée la tâche », dit-il p. 334, « de démontrer... que les langues munda... sont en relation avec le 'sabar', langue de cette prétendue race finno-ougrienne primitive ». Il n'en a jamais été question. Ce que je propose (p. 313), c'est de désigner la langue finno-ougrienne primitive, dont plus tard les différents parlers munda sont issues, comme « vieux-sabar », étant donné que *Sabar n'est non seulement une désignation ancienne des Ostiaques et des Hongrois, mais également une des peuples munda*, ce qui est évidemment différent. (Je note que cette dernière et importante constatation est passée par M. Göbl-Gáldi sous silence. Par contre, il estime nécessaire de me rappeler que M. Németh a donné une étymologie pour le mot *Sabar*, alors qu'il aurait pu voir, p. 361 de

(1) Turner. Dictionary of the Nepali language. London, 1931.

mon livre que celle-ci non seulement m'était connue, mais que je propose même une étymologie différente). Le critique dit ensuite que mon hypothèse de l'existence de langues finno-ougriennes non encore connues, « modifierait tout d'un coup et même très sensiblement tous les faits acquis par la linguistique finno-ougrienne ». Ce n'est, en tous cas, pas l'avis de tout le monde. Ainsi le grand savant, le Professeur Shirokogoroff m'écrit : « L'idée qu'il y avait des groupes ethniques parlant une langue finno-ougrienne même dans l'Inde, n'est pas du tout en conflit avec mes conceptions ethnologiques » ; et le docteur Flohr, de l'Institut Ethnologique de l'Université de Vienne me dit : « Auch mir scheint (au sujet de ma démonstration du finno-ougrien dans l'Inde) hier vieles sehr plausibel zu sein, vor allem wird aber durch ihre Arbeit der allgemeine kulturgeschichtliche Eindruck bestätigt. Ähnliches hatte ich ja rein vom Hirtenproblem her gesehen für Indien vermutet ».

Passons à une autre assertion de M. Göbl-Gáldi (p. 336). « ...tout ce qui est dit sur les suffixes composés est inadmissible. Si d'une part le finno-ougrien *\*-nk ~ \*-ng* répond au *santali -g...* ». Mais, je n'ai jamais écrit cela. C'est du *magyare -g* dont je parle (p. 47) dans mon livre; c'est à lui que correspond l'ancien finno-ougrien *\*-nk ~ \*-ng*. Les exemples que j'ajoute ne laissent au surplus aucun doute à ce sujet, puisque entre les mots *santali* que je cite il n'en figure *pas un seul* avec la terminaison *-g* !

Plus extraordinaire encore est le passage suivant du critique (p. 336). « Il est curieux de constater que M. Hevesy cherche à expliquer par le *santali* le formatif finno-ougrien de l'ablatif *\*-da ~ \*-ta* ». Or je dis (p. 98) *textuellement le contraire*. « Im Ur-Finnisch-Ugrischen soll es ein mit *\*-da*, (*\*-ta*) gebildetes... Ablatifsuffix... gegeben haben. Auch Santali kennt dieses Suffix ». Il est tout à fait inconcevable que M. Göbl-Gáldi n'ait pas remarqué que je m'applique à démontrer, comme du reste je le fais au cours de tout mon livre, que les suffixes du *santali* trouvent leur origine dans le finno-ougrien ancien, et non à prouver le contraire !

Mais il y a dans sa critique plus grave encore. J'ai nettement défini les vues avec lesquels j'avais entrepris mon livre. J'ai dit (p. 8) que je me suis décidé à publier mes recherches uniquement, parce que « alors même que les résultats de mes comparaisons seraient bien souvent sujets à objections (recht oft nicht einwandfrei), ils pourraient amener néanmoins, que la finno-ougriistique s'adonne à l'avenir aux études des langues munda, langues dont beaucoup sont déjà en voie d'extinction ». De plus, l'ouvrage porte sur deux constatations scientifiques importantes : la non-existence de la famille austrique des langues et l'immigration finno-ougrienne dans l'Inde. Or, malgré cet état de choses M. Göbl-Gáldi passe sous le silence le plus

absolu tout ce qui dans le livre pourrait donner matière à réflexion, et notamment montrer que des études futures restent indiquées. Pas un seul mot de ce qui est de nature à appuyer mes thèses, pas une seule des très nombreuses preuves morphologiques que j'apporte, pas de mention de cette légende de la création vogoule qui jusque dans ses détails est identique à la légende munda (les premiers hommes naissant de cygnes, etc.). Si entre les 1113 groupes de comparaisons de mots que je publie il en attaque beaucoup, il tait par contre qu'il y en a qui sont d'autant moins objectionnables, qu'elles présentent chaque fois les trois mêmes consonnes dans le même ordre. Pour des mots semblables, en tant qu'ils désignent des concepts simples, et de là ne sont pas suspects à être des emprunts, il y existe une probabilité de près de 100 %, qu'ils proviennent de la même source.

Une critique comme celle de M. Göbl-Gáldi ne peut donc être qualifiée autrement que de tendancieuse. Je crois que je l'ai surabondamment démontré. Qu'il me soit toutefois permis d'ajouter à cette démonstration un exemple de plus.

J'écris, p. 142 : « *Bhaṣa* language, parole, conversation, (hindi *bhaṣa*), hongrois *beszéd*, *besze* sermo, logos, lexis, fabula, dictio » et j'ajoute que les mots hongrois « sont reconduits (Dictionnaire Etymologique) » à slave *beseda*, *besada*, mais que néanmoins « nous avons mentionné le mot santali (hindi), parce que 1° il n'est pas avéré comment le *a* du slave *beseda* a été perdu; 2° parce que le hongrois possède aussi la forme *besze*; 3° et avant tout autre, parce qu'il existe en hongrois une forme verbale *beszél*-, alors qu'une forme verbale *beszèdl*- y est inconnue ».

Que dit à présent M. Göbl-Gáldi ? « M. Hevesy a tort de vouloir rejeter l'étymologie slave de *beszéd* ». Il cite ensuite en guise d'argument le 1<sup>er</sup> de mon texte et tait le reste.

Je ne veux pas rechercher les raisons qui ont amené M. Göbl-Gáldi à faire une critique aussi tendancieuse que celle dont il est l'auteur. Je puis m'en dispenser, au surplus, autant plus aisément que l'intérêt de mes recherches, intérêt qu'il conteste jusqu'en essayant de les ridiculiser (p. 334), a été reconnu par un forum aussi compétent que le III<sup>e</sup> Congrès International des Linguistes, de septembre dernier, à Rome; congrès où personne ne s'est opposée à ma thèse de la non-existence d'une famille austrique, et où, pour les nouvelles langues finno-ougriennes que j'ai découvertes, il a été décidé qu'on mettrait la discussion du problème à l'ordre du jour du prochain Congrès.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Guillaume HEVESY.